

Ah ! C'était un véritable gentleman ce Jean-Louis, un peu rêveur, un peu romantique. Faut dire qu'il détonnait un peu sur les quais d'Audierne au milieu de ses collègues marins pêcheurs, des êtres frustrés et plutôt rugueux d'aspect, gueulars du matin au soir, surtout le soir d'ailleurs, quand ils s'étaient arsouillés au « Gwin ru » dans les bistroquets qui s'alignaient le long des quais.

Jean-Louis n'était jamais soûl, il ramenait régulièrement sa cotriade à sa mère, balançant à bout de bras ses poissons réunis par une ficelle qu'il tenait à la main.

Mais un jour, en chemin, il rencontra Philomène qui revenait du lavoir. Il en éprouva une vive émotion. C'est vrai qu'elle était jolie, Philomène et comme Jean-Louis n'était pas laid non plus, elle en conçut à son tour un vif émoi.

A partir de ce jour, Jean-Louis s'en revint de la pêche la tête pleine de Philomène. Allait-il la voir aujourd'hui ?

De son côté, Philomène s'attardait au lavoir d'où elle guettait le chemin qui montait du port. Un soir, Jean-Louis trouva le courage de lui adresser la parole : « Avec ce vent de nord-est, on n'est pas près d'avoir de la pluie. » dit-il. Philomène, rosissante, baissa les yeux avant de répondre un « oui » presque inaudible.

Transporté par cette amorce prometteuse de conversation, il lui tendit la grappe de poissons d'argent qu'il tenait à la main. La confusion de Philomène fut à son comble. Elle proféra deux ou trois mots incompréhensibles, mais le ton de sa voix laissait penser qu'elle disait « Oh ! Non, c'est trop, pensez donc... ». Mais comme Jean-Louis demeurait le bras tendu, elle finit par accepter l'offrande.

Ainsi, à chacune de leur rencontre, Jean-Louis lui tendait sa cotriade, même si, arrivé les mains vides à la maison, sa mère ne manquait pas de le lui faire des remarques.

\_ Tu ferais mieux de lui offrir des fleurs, lui dit un soir sa mère, car les nouvelles vont vite au lavoir, du côté de Saint Jean où les commères se faisaient des gorges chaudes sur Philomène et son amoureux.

Sa mère donc, était au courant. Au fond, cela valait mieux.

Mais des fleurs, où allait-il trouver des fleurs ? Heureusement, nous arrivions vers le printemps et le lilas s'épanouissait partout, et les rhododendrons aussi, vers le château. Un soir, Jean-Louis se faufila dans le parc en catimini, il savait que le garde était occupé ailleurs. Il sortit son solide couteau de marin pêcheur et trancha rapidement quelques branches de lilas qu'il agrémenta de fleurs de rhododendrons. Puis, il reprit la route, vers le lavoir, vers sa belle.

Une fois n'est pas coutume, et pour se donner du courage ce jour-là, Jean-Louis avait vidé deux verres avant de prendre la route. Quand il vit Philomène, son cœur accéléra et Jean-Louis fit de même, s'élançant vers sa bien-aimée, faisant claquer ses sabots sur le mauvais chemin charretier. Dans un élan qui se voulait sportif, il lança sa jambe par-dessus la pierre qui barrait l'entrée du lavoir. Son sabot heurta la pierre plate. Jean-Louis partit en avant, entraîné par son inertie et franchit le muret en complet déséquilibre, emmenant la caisse à laver d'une lavandière ainsi que la pile de linge mouillé, mais propre.

Quand il s'étala de tout son long dans la lavoir, un tsunami emporta le linge des autres lavandières qui se répandirent en imprécations de toutes sortes, comme quoi, les bonshommes soûls, hein, ça va bien, que c'est pas eux qui lavent le linge et que c'est

triste de voir une jeunesse aussi dépravée !

Hébété et hagard, Jean-Louis se remit péniblement debout, sous les quolibets et les caquètements des mégères.

Lilas et rhododendrons se dispersaient dans l'eau, Jean-Louis regagna la terre ferme, marri de son aventure.

Il leva le nez, la lune ricanait dans le soir naissant.